



CINDY VILLENEUVE-ASSELIN

De solitudes et d'unions

Tome 2

Cindy Villeneuve-Asselin

De solitudes et d'unions

Tome 2

© Cindy Villeneuve-Asselin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4965-9

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon fils, Éloi, qui par sa seule naissance m'a fait connaître une forme
d'amour que je n'aurais jamais pu imaginer avant lui.*

*À ma fille, Florence, qui en venant au monde à son tour m'a appris que
l'amour maternel se multipliait invariablement par le nombre d'enfants que l'on
a.*

Première partie

Lune de miel

Ou Quand la beauté est dans l'œil de ceux qui se regardent

*Our kind of love
It gets better every day
Crazy colors in the grey, our love
Tiny love, it's a tiny love*

*My life was dull
I used to walk in a different way
But now I'm dancin', dancin', dancin', dancin'
Don't care who can see me dancin'*

Oh, tiny love

— *Tiny Love*, Michael Holbrook Penniman Jr, David Sneddon

Chapitre 1

« Psst ! Madame... Voilà-t-il pas monsieur le marquis qui est de retour de voyage ! »

Sans lever les yeux, Florence de Saint-Auban, née Aubert, désormais marquise de Vaillancourt, sourit à part soi. D'abord, parce que la familiarité avec laquelle la cueilleuse près d'elle venait de lui chuchoter ces mots n'avait rien pour lui déplaire. Ensuite, parce que la pauvre fille avait certainement la berlue, Charles de Saint-Auban n'étant pas attendu à son manoir avant encore deux jours. Il s'était rendu à Aix-en-Provence par affaires et par amour près d'une semaine auparavant, et les chances qu'il revienne d'avance étaient à peu près nulles.

C'est donc sans se laisser détourner de la tâche par une fausse nouvelle que Florence poursuivit le mouvement qu'elle avait déjà bien entamé pour couper à la faucille les lavandes dont elle tenait les tiges. Ensuite seulement daigna-t-elle relever la tête en déroulant le dos pour voir ce qui avait bien pu induire sa voisine de cueillette en erreur. Comme si elle avait pu se méprendre sur l'identité de celui qui les observait de loin ! Personne au monde n'aurait pu confondre le marquis de Vaillancourt avec quiconque, et il était bien là, en bordure des rangs de fleurs violettes, à épier son épouse avec un sourire en coin, une lueur d'amusement dans ses iris noisette.

Malgré ses vingt-sept ans bien sonnés, Florence rougit de confusion, prise en flagrant délit de labeur au milieu des champs, mêlée aux cueilleurs saisonniers sans s'en distinguer, vêtue comme une simple paysanne provençale. Sous son grand chapeau de paille posé sur sa coiffe, quelques mèches de cheveux bruns qui s'étaient libérées de son chignon serré lui collaient au visage où perlait la sueur.

Sa gerbe de lavandes tout juste fauchées toujours à la main, la femme, qui avait plus tôt roulé ses manches pour un peu de fraîcheur, s'essuya le front d'un bras dénudé, humant au passage le parfum capiteux des fleurs qui lui effleurèrent le nez, avant de les glisser dans le tablier qu'elle avait relevé à sa taille pour former un grand sac à présent débordant. Une fois la faucille glissée dans sa ceinture, la marquise ainsi déguisée se massa le bas du dos de ses deux mains en

admirant l'homme qu'elle avait eu le bonheur d'épouser en avril et qui, après plus de trois mois de vie commune, la remuait toujours autant.

La mine rayonnante et le cœur palpitant, elle abandonna sa besogne pour franchir à grands pas impatients la distance qui la séparait de son mari, semant sur son passage des bourdonnements offusqués de butineuses dérangées dans leur corvée. Autour d'elle, des cueilleuses qui feignaient de continuer à s'affairer regardaient furtivement cette excentrique aristocrate accoutrée comme elles se précipiter vers le noble tiré à quatre épingles qui l'attendait sans la quitter des yeux.

« Je ne m'absente pas six jours que tu trouves le moyen d'aller t'éreinter de travail ! » lui reprocha celui-ci, pince-sans-rire, sitôt qu'elle fut parvenue à sa hauteur.

Faute de réplique inspirée, Florence resta muette en contemplant béatement son époux comme s'il s'agissait de la huitième merveille du monde. Il était bien là ; ce n'était pas un mirage !

« Manquerions-nous cruellement de main-d'œuvre pour récolter ces lavandes ? fit-il encore sur un ton railleur.

— Mais non, bien sûr ! »

Elle lui avait répondu pour la forme, même si elle savait bien que la question n'était pas sérieuse. Elle s'abstint toutefois de lui fournir la moindre explication sur sa présence incongrue dans les champs. Hors de question de lui avouer la vérité !

D'admettre que le jour de son départ, après avoir déjeuné seule à la grande table de la salle à manger, elle avait erré sans but dans tout le manoir jusqu'au soir, à la recherche d'une quelconque occupation qui l'intéressât assez pour tromper l'ennui.

Que le lendemain, elle s'était réfugiée dans la bibliothèque où il passait habituellement le plus clair de son temps, dans l'espoir de déceler son empreinte à travers ses meubles, ses menus objets et les papiers noircis de son écriture.

Que le surlendemain, déprimée de dîner encore seule, elle avait rejoint les domestiques au sous-sol, mangé avec eux au réfectoire et passé la soirée en leur compagnie, au bord du feu de leur salle commune.

Que le quatrième jour, elle avait traîné pendant la journée entière avec la cuisinière et ses aides pour faire du pain et préparer des mets de son enfance qu'elle leur avait demandés en guise de sources de réconfort, ce qu'elles lui avaient accordé.

Que le cinquième, elle avait partagé son temps entre les écuries, les ruches et la bergerie, cherchant désespérément de quoi s'occuper le corps et l'esprit.

Et que le matin même, enfin, ayant pris la résolution de se lancer dans une activité intense et ininterrompue pour se changer les idées, elle s'était levée à l'aurore ; était allée chercher les vieux vêtements de son ancienne vie au fond d'une malle bien rangée dans un débarras sous les combles ; avait revêtu une chemise, des jupons, une jupe, un tablier et un corselet ; avait dissimulé ses cheveux noués sous sa coiffe de coton blanc et s'était montrée avec son chapeau de paille à la main devant les domestiques, ahuris, qu'elle avait croisés.

« Madame, tout de même ! » avait jusqu'à osé protester Edgar, le majordome, en la surprenant ainsi dans le grand escalier central.

Car si l'on ne s'étonnait plus de la voir parfois se mêler aux gens ordinaires du manoir ou du domaine, on ne l'avait encore jamais aperçue affublée d'habits de paysanne, et l'événement avait de quoi choquer. Or, il était tout à fait exclu, pour Florence, de risquer d'abîmer l'une de ses robes de jour aux champs !

Faisant fi de la réprobation d'Edgar, elle avait donc posé son chapeau à larges bords sur sa tête en sortant, avait traversé une partie du domaine à la hâte, était allée chercher une faucille dans une remise et avait rejoint les cueilleurs de lavande déjà à l'œuvre depuis le lever du soleil. Il fallait commencer tôt, car certains jours, la chaleur devenait telle qu'on devait s'arrêter à midi pour ne reprendre l'ouvrage que le lendemain. Ce mardi-là, toutefois, comme de connivence avec la marquise qui souhaitait épuiser son corps jusqu'au point de rupture, dame Nature avait rendu le temps tolérable en voilant le ciel de nuages gris et en envoyant une brise souffler sur les travailleurs, qui à quinze heures en profitaient encore pour abattre le plus de travail possible, conscients qu'après la menace de pluie viendrait l'ondée, puis reviendrait le (trop) beau temps.

Par ailleurs, si Florence n'entendait pas avouer à son mari l'immense vide qu'elle avait éprouvé durant son absence, c'est que ce vide, elle ne le devait qu'à elle-même. Lorsqu'il avait conçu le projet de se rendre à Aix-en-Provence pour y rencontrer quelques relations importantes et avait décidé d'en profiter pour

aller séjourner chez ses amis Livernois, Charles avait insisté auprès de sa femme pour qu'elle l'accompagne. Elle n'avait toutefois pu s'y résoudre, incapable de se faire à l'idée de devoir affronter la réalité en face. Si c'était une chose que de se mentir à soi-même et de leurrer les autres en maintenant l'illusion d'un parfait bonheur, c'en était une autre que d'aller s'installer aux premières loges des infidélités de l'être aimé. Chez les Livernois, elle n'aurait pu supporter de voir Nicolas et Charles partir pour leurs escapades sous divers prétextes en les laissant derrière, Geneviève et elle. De toute façon, son époux revenu, le vide de l'absence se voyait déjà comblé et n'appartenait plus désormais qu'au passé.

Voyant le marquis tête nue et sans redingote, la marquise comprit qu'il avait dû commencer par rentrer au manoir pour se mettre plus à l'aise, puis demander à la voir et se faire diriger vers le champ de lavande, où il l'avait trouvée. Embarrassée, elle retira consciencieusement son propre chapeau, qu'elle attacha à sa taille, puis sa coiffe, qu'elle glissa dans une poche de sa jupe.

« Je ne t'attendais pas avant jeudi... » finit-elle par dire tout bas, dans l'espoir de recevoir une explication sur ce retour anticipé.

Ou Charles ne comprit pas son intention, ou il ne jugea pas utile de se justifier.

« Dieu merci, j'ai cru bon de devancer mon retour, sans quoi je t'aurais bien attrapée à faucher le blé ou à javeler les épis chez nos voisins ! » se contenta-t-il de plaisanter.

Détaillant sa femme de la tête aux pieds, il arrêta son œil pétillant de malice aux mains qu'elle avait posées sur le renflement de son tablier chargé de lavandes. Il en prit doucement l'une des deux pour en examiner la paume, puis gronda avec une réprobation affectée :

« Ah, ma chère ! N'avais-tu pas remarqué que les autres cueilleurs se bandaient les mains pour éviter les ampoules ? À moins que tu n'aies cru ta peau plus robuste que la leur ?

— Je demanderai à Marianne de m'arranger ça. »

Pour toute réponse, Charles la couva d'un tendre regard. Il retourna ensuite la main qu'il tenait encore dans la sienne et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser. Florence se sentit submergée par une vague de sentiments qui déferla jusqu'à lui humecter le coin des paupières.